

Revue L'Artiste 1901

UN REVENANT DU SIÈCLE PASSÉ, RODOLPHE BRES DIN

Rodolphe Bresdin, dans le cours de ses pérégrinations, a séjourné neuf ans à Toulouse. Il y a été accueilli avec sympathie par l'avant-dernier directeur de la grande Ecole des Beaux-Arts de cette ville, d'où sont sortis tant de sculpteurs et de peintres français de premier ordre. Ce directeur, M. Garipuy, peintre et professeur distingué, esprit original, observateur sagace, s'est trouvé par surcroît rapproché de Bresdin par une sincérité pareille à la sienne et par une égale bonté. Il y avait même, dans sa façon d'ironiser doucement, quelque ressemblance avec la faculté très spéciale, qui était chez Bresdin un don de race, la faculté de rester étranger aux banalités de la civilisation ambiante. C'est M. Garipuy qui a été mon informateur. On ne pouvait avoir de meilleure source dans l'espèce.

Pour ce qui concerne l'origine, les voyages, les idées et l'œuvre de Bresdin, j'ai puisé largement dans une notice publiée en 1891 dans la *Revue méridionale* par Auguste Fourès, félibre languedocien, poète de race, que l'odieuse politique a trop souvent distrait de sa vocation littéraire¹.

Si je reviens aujourd'hui sur les notes que j'ai recueillies il y a une douzaine d'années sur Rodolphe Bresdin, c'est qu'il m'a semblé qu'il y avait intérêt à apprécier, au point de vue critique, avant que le temps ne les emporte, ces feuilles volantes, tirées à un petit nombre d'épreuves², qui représentent le labeur d'une vie humaine acharnée au travail, et qui n'ont été jugées que par des poètes.

L'œuvre de Bresdin nous fournira d'ailleurs, ce qui est bien plus important, l'occasion de vérifier, sur un phénomène vivant, la destinée fatale de tous les phénomènes passés, présents ou futurs et les lois générales de la production artistique.

¹ Dispersée et n'ayant jamais eu qu'une publication restreinte, l'œuvre de Bresdin est impossible à cataloguer. Fourès a le mérite d'avoir réuni dans sa brochure l'indication des dessins, eaux-fortes, lithographies à la plume de Chien-Caillou, la plus étendue et la mieux renseignée qui me soit tombée sous la main.

² D'après les renseignements que j'ai pris chez les lithographes éditeurs de Toulouse, Bresdin ne faisait tirer que cent épreuves au plus de ses compositions et faisait gratter les pierres.

Depuis que Champfleury, incliné par nature à ajouter une queue aux contes d'Hoffmann, avait eu la bonne fortune de découvrir *Chien Caillou*, -c'est le pseudonyme énigmatique qui resta désormais à Rodolphe Bresdin, - et de s'emparer de lui, personne n'a été plus maquillé, travaillé, transfiguré par une foule d'écrivains de talent qui ajoutent trop de littérature à la vérité et mettent trop d'eux-mêmes dans le portrait des autres. Il a fallu que Auguste Fourès, aussi naïf que Bresdin, s'attachât à sa mémoire et recherchât chez les amis de ce dernier, amis rares, car ce fier sauvage « ne se prodiguait pas », tous les documents que pouvait fournir sa correspondance inédite pour qu'il nous reste de lui un portrait ressemblant.

Bien que le biographe de Bresdin ait partagé les illusions des Champfleury, des Banville, des Paul Arène, Cladel, Alcide Dusollier, Catulle Mendès, Théophile Sylvestre et de la *Revue fantaisiste*, je vais essayer de retrouver les traits qui me semblent compléter l'image attachante qu'il a tracée de Chien Caillou, à l'aide des souvenirs personnels de M. Garipuy.

Connaissant les compositions de Bresdin, les meilleures du moins, il me sera facile de préciser, à cette occasion, quel a été son vrai mérite.

Veut-on avoir une idée de la falsification innocente des poètes, qui fait en quelque sorte partie du métier ? Qu'on nous suive dans un rapprochement topique : Chien Caillou est à l'hôpital Necker de Bordeaux, au mois d'avril 1870 ; il va subir une grave opération et il écrit à M. Massicault qui préluait, en rédigeant la *Gironde du dimanche*, à la conquête du poste de résident à Tunis où il est mort. Voici la traduction de sa lettre par le journaliste :

Hôpital Necker, Salle Saint-Vincent

Bresdin, n° 18,

« La bataille a duré dix ans.

A moins d'un miracle, elle va se terminer, la paix va se faire.

Les derniers bataillons de l'ennemi se préparent à charger ; sondes, scalpels, bistouris s'apprêtent à se ruer sur mon corps déjà si las. Les derniers combattants se réunissent pour un dernier et décisif effort. Comme s'il en fallait tant que cela pour m'abattre.

Non, il n'en faut pas tant, je suis trop bas et il y a trop longtemps que cela dure. Jamais je ne pourrai supporter toutes ces tortures.

Les malins se consultent, jettent un coup d'œil satisfait sur leurs ferrailles tiens-toi bien, vieux Caillou... »

Mise en scène, stoïcisme, alinéas, ponctuation, rien n'y manque.

Qu'on mette en regard de cette belle prose la philosophie vraie, la manière de sentir et d'écrire de Bresdin, telles qu'elles se révèlent dans sa correspondance authentique avec M. Justin Capin, son ami, son seul ami intime. Bresdin lui écrit à ce moment de Bordeaux

« Mon intention est d'aller à Nantes, pour de là pousser plus loin dans l'intérieur de la Bretagne et m'y établir, mais je suis cloué par le mal dans mon lit. Heureusement, j'ai trouvé un médecin qui n'est pas ordinaire : au printemps, alors que la nature se pare de ses plus beaux habits et appelle le genre humain à la noce, il m'a juré qu'il me tuerait irrémisiblement ou qu'il me guérirait, d'une façon ou d'une autre. »

Voilà sa philosophie de la mort. Sa philosophie de la vie, au milieu d'une misère noire, n'est pas plus lugubre :

« On ne veut me loger à aucun prix à Paris à cause des enfants, - il en avait quatre, - ainsi le veut la civilisation. »

Et sa philosophie des habits ? Est-elle charmante ?

« Il faut m'habiller car je suis tout nu, et dans les arts surtout, c'est l'habit qui fait le moine. » Ou bien encore « En affaires, il faut des habits. ».

Mais le comble est la philosophie de la correspondance :

« La guerre d'Amérique a tant fait renchérir le coton, et le papier est devenu si cher que les vieux amis ne s'écrivent plus, *ce qui prouve à la fois la force des évènements et la faiblesse des sentiments.* »

Enfin, voici, chez Bresdin, le cri du cœur, la note éthérée de l'espérance incoercible, la note chrétienne de la résignation :

« Je travaille comme un nègre non émancipé. Espérons toujours, Dieu n'oublie pas les siens il ne faut jamais désespérer. »

Et, M. Justin Capin ayant fait une perte cruelle, il lui adresse, entr'autres choses touchantes, cette consolation : « J'espère, mon ami, que la religion que vous professez, bien qu'elle diffère un peu de la mienne, - M. Capin était protestant -, vous offrira les consolations du chrétien. »

Je n'ai trouvé dans toute cette correspondance qu'une trace d'idées exaltées, et d'ailleurs aussi vieilles que Socrate : « Nous autres, qui avons pris le monde pour patrie et l'humanité pour famille. » Cela est d'autant plus singulier que Chien-Caillou avait vécu à Paris, à ses débuts, dans un monde assez bizarre d'inventeurs de religions, de littératures, de peintures nouvelles, de systèmes.

Jusqu'à la fin de sa vie, la littérature n'en a pas moins poursuivi et affublé Bresdin de fausses barbes. La plus étonnante, sans contredit, est celle que je découvre dans le *Figaro* du 13 janvier 1885, au lendemain de sa mort : " Chien Caillou est mort à l'âge de 63 ans, tel qu'il a toujours vécu, dans un mélange d'art, de misère, d'indépendance et de *misanthropie.* » Misanthrope ! cet Aryen, ce Celte par excellence, ce parangon de sérénité ethnique, comme d'autres Bretons de marque que j'ai rencontrés plus tard dans la vie, comme Renan, comme Trochu, lesquels à nos yeux de simples Gaulois mâtinés de Latins avaient, comme Bresdin, tant de motifs de ne pas être contents.

Rodolphe Bresdin était le fils d'un Breton, Denis Bresdin, exerçant à Paris la profession de tanneur, et de Geneviève Buisson, une fille du

Cantal ; ces Buisson ont la racine traçante. Dans un Bottin de Paris, pris au hasard, j'en ai compté jusqu'à soixante-dix familles. De telles constatations sont intéressantes à propos d'un homme qui a prétendu "tout tirer de lui-même". Il prit de son père la sérénité géniale des Bretons, qui n'exclut pas des accès de violence, mais qui en fait habituellement, dans la vie, de vrais Christ devant les injures du sort ou des hommes. Et c'est de lui aussi que lui vint cet amour intime de la Bretagne où il voulait aller mourir et cette attraction de la mer qui le poussa un jour jusqu'en Amérique, avec des rêves de colon. Le voyage tenait du père ; le colonage de la mère, comme le goût de la culture et de la paysannerie que Bresdin mena de front avec le dessin, sa vie durant. Ce qui lui vint de Dieu, ou d'après le système de Renan, d'une extraordinaire économie mentale et esthétique d'ascendants voués au travail de la mer, ce fut une imagination de peintre rare, vivace et abondante.

Comment s'éveilla-t-elle chez le petit tanneur? On lui faisait faire les courses de l'atelier; il s'oubliait à la devanture des marchands de vieilles gravures le long des quais de la rive gauche de la Seine, dévorant des yeux les eaux-fortes de Rembrandt, de Van Ostade, les gravures d'Albert Durer. Il rentrait à l'atelier, rêveur, toujours en retard, grondé, bousculé, jamais corrigé. Son imagination goulue dévorait des yeux les œuvres des vieux maîtres, dans lesquelles déjà il faisait son choix; il en était, il en resta désormais possédé.

Un jour qu'il avait comblé la mesure et que ses retards accumulés étaient retombés sur son père, lequel avait eu à subir des menaces de renvoi, celui-ci perdit la tête, et quand le pauvre enfant, qui n'avait pas reparu à l'atelier, rentra le soir au logis, il le battit rudement, le suspendit par les aisselles à la poutre du plafond et le faisait tourner en le frappant à coups de gaule. L'enfant partit et ne reparut plus il était lancé dans sa vocation en pleine mer parisienne.

Chien Caillou racontait l'aventure à M. Garipuy sans ombre d'amertume, avec son sourire intraduisible de Breton, et je ne crois pas qu'il ait tiré d'autre vengeance de la sauvage correction paternelle qu'une allusion innocente glissée dans sa plainte de saint Roch, que nous retrouverons plus loin.

Echoué à Toulouse vers ses trente-six ans, Rodolphe Bresdin n'y pouvait demeurer longtemps sans rencontrer M. Garipuy, tout fait d'art, en ce moment, aboutissant à l'atelier de ce dernier. Leur sincérité, leur indépendance réciproque les devaient attirer l'un vers l'autre. Comment se fit le rapprochement ? M. Garipuy ne s'en souvenait pas. On lui apporta probablement quelque dessin du nouveau débarqué, et, tout aussitôt, il le rechercha.

J'ai raconté ailleurs comment, sans en avoir l'air, car son nom ne figure nulle part parmi les protecteurs de Chien Caillou, M. Garipuy contribua à

répandre ses dessins, ses gravures, ses lithographies, lui laissant croire qu'il en avait placé les épreuves tandis qu'en réalité il les donnait en grande partie à ses propres amis. Tout ce que j'ai de Rodolphe Bresdin me vient de lui.

Mais ce serait bien mal connaître le directeur de l'école de Toulouse que de croire qu'il se contentait de ces services matériels, toujours ignorés de celui qui en était l'objet. Plus il voyait Bresdin, plus il s'attachait lui. Il n'avait pas seulement l'âme bonne, il avait un cœur délicat. Donner de l'argent quand on n'en a pas, c'est sans doute quelque chose, c'est moins, en tout cas, que de se donner soi-même. Il attira Chien Caillou chez lui, l'introduisit dans sa famille dont l'accueil le réchauffait. Sous prétexte de pêche à la ligne, éternel prétexte toulousain, M. Garipuy l'emmenait à Blagnac, le laissait parler, l'écoutait, l'encourageait. Devant tant d'ingénuité, il éprouvait une espèce de remords, se traitait intérieurement de civilisé et prenait peu à peu pour son compagnon l'espèce de respect que les Orientaux ont pour les fous.

« Je l'emmenais, me disait-il, à la campagne des après dînées entières, et je le laissais parler tout le temps. Il était toujours gai, toujours naturel, toujours intéressant, ne tirant jamais rien que de son propre fond. »

Cet abandon de tout un jour à un être simple comporte, je le sais, des plaisirs intellectuels de philosophe et d'observateur, qui étaient très vifs chez le compagnon de Bresdin; mais il me touche par sa sursaturation de bonté.

Parfois, le soir, en été, on reconduisait Chien Caillou à la cabane en torchis où il s'était gîté dans un jardin de maraicher, non loin du pont des Demoiselles. On y trouvait alors, avec le lapin légendaire, une corneille : son ami l'appelait avant d'entrer; elle venait becqueter ses souliers, se retournait prestement et allait en sautillant planter son bec dans la paroi du mur opposé à la porte où elle restait immobile. La tête de côté, Bresdin la regardait en souriant, comme s'il comprenait son intention ou ses pensées de corneille.

C'est dans les soirées passées au musée, chez le directeur de l'Ecole des Arts, que Chien Caillou chantait ses plaintes. Des plaintes, il en avait un répertoire, c'était sa rumination de solitaire. Beaucoup de peintres chantent en travaillant. Ses plaintes étaient cocasses, obscures, mais toujours très gaies. La poésie n'y était pour rien ; parfois, il y mettait un grain de malice, mais si douce. La plus claire était celle de saint Roch, cette ironique revanche filiale dont nous avons parlé :

Saint-Roch dans sa jeunesse

A Satan se montre rétif,

Satan, on le devine, était la tannerie...

Le diable insiste

Le saint persiste

Et le lutin

Y perdit son latin.

.....

Un pauvre, un jour, lui demandant l'aumône,
Transi de froid, car il gelait alors,
Notre bon saint tout aussitôt lui donne
Veste, culotte et linge et justaucorps,

Puis à l'église
Marche en chemise,
Dont le devant
Flottait au gré du vent,

Mais le papa le voyant de la sorte
A coups de gaule accueille son cher fils.
Saint Roch lui dit le diable vous emporte
A Jésus Christ j'ai donné mes habits,

Mais le père de saint Roch, l'accusant d'avoir mis ses habits en gage, le roua de coups; saint Roch s'enfuit avec son chien exactement comme avait fait le petit Bresdin, sans même avoir la compagnie d'un chien, le pauvre enfant.

D'autres plaintes absolument incompréhensibles, *l'Eléphant blanc* et *le Cacadère*, scies interminables, sont restées dans les ateliers de Paris sans nom d'auteur.

Le *Cacadère* s'enrichit un jour d'un refrain improvisé. Invité à dîner avec les habitués de l'atelier du maître, -les De Voisins-Lavernière, de Montcabrier, les deux frères de Séverac, - au dessert, Chien Caillou entonna le *Cacadère*. La compagnie qui connaissait la plainte fit un geste de résignation. Mais, après la première stance, l'ex-gamin de Paris lui donna la surprise d'un refrain de circonstance qui eut un succès d'enthousiasme :

Tant qu'il y aura des aristo
Ça pue...ra dans ma chambre,
Tant qu'il y aura des aristo
Ça pue...ra toujours trop (bis).

« Avec tout cela, disais-je à M. Garipuy, quelle tête avait-il ? Vous savez que je suis- un dévisageur de têtes. »

- « Mais il n'avait rien de bien saillant. Il avait du crâne, des yeux plissés comme des yeux de paysan brûlés par la bise ou des yeux de graveur fatigués par le travail. » Puis, se reprenant : « Des yeux de bon chien vous fixant toujours, la bouche mince et souriante. Il était d'une grande propreté, adorateur de l'eau à laquelle il attribuait des vertus extraordinaires. Son costume était celui d'un ouvrier endimanché, un

veston avec un feutre mou. Je ne l'ai jamais vu intimidé par personne. Quand un inconnu arrivait à l'atelier, vivant avec ses idées, il y rentrait en attendant; le visiteur lui était-il sympathique, il se laissait aller et révélait alors un artiste uniquement préoccupé d'eaux-fortes, de lithographies à la plume, et pris de la rage du travail. Il était d'ailleurs le contraire d'un mendiant, il serait mort de faim plutôt que de tendre la main. »

Voilà donc, en somme, un être simple, primitif, bon, indépendant ; né artiste, né paysan aussi, sobre, pénétré de la santé du travail, droit de cœur, fier dans son humilité; enfant, homme fait, gagnant sa vie comme manouvrier quand il ne le peut comme artiste; promené forcément dans un monde bizarre et factice, il n'en subit pas l'influence et conserve son fond mental, sa sérénité originelle, son sérieux moral, sa croyance et son espoir en Dieu.

II

Voilà l'homme. Le moment est venu de se demander ce qu'était l'artiste. Bresdin est une imagination superlative et un artiste qui ne sait pas. A cause de son ignorance technique, il ne devient pas maître et reste un phénomène d'imagination à peu près comme ces calculateurs prodiges qui désorientent les savants sans les guérir d'enseigner les mathématiques.

Devant ce phénomène, comme devant le génie parvenu à un développement magistral, se pose l'éternel problème métaphysique des procédés, des rapports, de la dépendance ou de la spécialité de nos facultés. La lumière peut venir de tous ceux qui ont reçu le don dans une mesure quelconque.

Chien Caillou était persuadé que l'artiste a tout en soi et qu'il ne doit pas regarder la nature.

Bettina d'Arnim rapporte une curieuse conversation de Beethoven où celui-ci affirme : « que toute création artistique est indépendante. Elle est plus puissante que l'artiste qui la crée; elle retourne à sa source, à la divinité, et n'a d'autres rapports avec l'homme que de témoigner de l'intervention divine en lui. » L'artiste ne serait donc que le médium de Dieu. Bresdin ne nomme pas Dieu, mais sa doctrine, au fond, n'est pas sensiblement différente, c'est la doctrine de l'inspiration, de l'intuition.

Mais continuons : « Du foyer de l'enthousiasme, ajoute Beethoven, que la mélodie s'échappe; haletant, je la poursuis, je la rejoins ; elle s'envole de nouveau, elle disparaît, elle plonge dans une foule d'émotions diverses; je la ressaisis encore, plein d'un ravissement fougueux, je la serre avec délice; rien ne saurait plus m'en séparer. *Je la multiplie dans toutes les modulations*, et, au dernier moment, je triomphe enfin de ma première idée musicale c'est la symphonie. »

L'éclaircissement est décisif et peut-être unique. Venant d'un tel génie, si grand artiste et réduit par la surdité à tant se recueillir, à n'entendre que lui, son moi intérieur, il a l'autorité d'une révélation.

Comment Beethoven multiplierait-il la mélodie dans toutes les modulations s'il n'avait acquis par l'éducation l'entière science musicale ? Pascal, qui n'a jamais songé à faire de la critique d'art et qui même traitait la peinture de «vanité», a eu pourtant un coup de soleil à la française, sur le même sujet, lorsqu'il a écrit : « Lebeau doit être près du vrai. » Si le vrai est la source intarissable du beau, l'artiste ne sera jamais assez renseigné sur le vrai. Son étude de la nature ou du vrai devra durer toujours pour renouveler incessamment son inspiration. S'il cesse d'étudier la nature, il cessera de découvrir le beau, il tombera dans les répétitions, dans la manière, les pertes de forces et de temps; tout progrès lui sera fermé. L'œuvre d'art complète est la résultante, chez un être bien doué, de ses forces imaginatives et de ses facultés d'observation la rupture de cet équilibre fait de purs imaginatifs.

Pauvre Bresdin, Beethoven, Pascal, quelles grosses pierres, quel orage dans la petite mare sous bois où tu as promené tes imaginations microscopiques ! Quelle explosion à effaroucher tes chers et vivants fantômes entassés dans les fouillis fantastiques, où ils fourmillent ! Que de temps, que de forces gaspillées pour n'avoir pas appris l'alphabet de la langue des formes et des images

Autre caractère de la réunion dans le même être de dons natifs et de l'ignorance à partir du moment où il est maître de son véritable outil, le dessin à la plume sur la pierre, Bresdin tourne dans le même cercle sans avancer. J'ai cherché la trace d'une gradation, d'un progrès continu dans son œuvre. Je ne l'ai point trouvée.

Un des éditeurs de Bresdin m'a signalé chez un négociant de Toulouse un dessin capital à la plume, un dessin princeps je suis allé le voir. Il n'est exceptionnel que par ses dimensions quadruples de ses plus grandes lithographies, *la Fuite en Egypte, le Bon Samaritain, la Comédie de la mort*, ses plus heureuses compositions. Il y a des détails ravissants d'un faire précieux, mais il manque d'unité, il est incohérent, faute de justesse et d'équilibre dans les valeurs.

Il s'agit maintenant de déterminer dans l'œuvre de Bresdin la spécialité de son imagination, puisqu'il a prétendu être un imaginatif pur, l'usage qu'il en a fait, la mesure de son talent et l'espèce d'originalité qu'il peut y avoir développée, à force d'imagination.

Voilà donc la genèse complète de l'œuvre d'art, les dons naturels et la culture. Imbu de son principe sommaire, et enfantin quand on le réduit à ces termes : tout tirer directement de soi-même, Bresdin est donc resté, en art, par ses ignorances techniques, un grand enfant, « qui méritait

d'être éclairé³», et il n'a donné, tout abondantes et intéressantes qu'elles sont, que des images insuffisantes, même de ce qu'importait en lui.

Les caprices et les voyages de son extraordinaire imagination n'en sont pas moins bien curieux; elle est si intense, si riche, malgré ses emprunts, si touffue ! Elle renchérit avec tant d'aisance sur les maîtres qui le mettent en branle; elle déborde si naturellement le réel, le palpable pour s'échapper dans le rêve

Les impressions successives que l'on éprouve en regardant ses dessins indiquent clairement les obsessions dont il est poursuivi, sans toutefois y être emprisonné. Voici, par exemple, *l'auberge du Cheval blanc*, publiée pour la première fois dans la notice de M. Fourés ; quel est l'effet du premier coup d'œil ? Ce n'est point l'auberge couverte en tuiles-canal, du Midi où le dessin a été exécuté, ou l'auberge de Bretagne où l'auteur est né, ou de tout autre pays parcouru dans ses perpétuelles migrations ; c'est une auberge d'imagination toute extravagante. Et le personnel, où rencontré, où recueilli ? Ah toujours la hantise de Rembrandt, de Van Ostade, les vieux démons de l'auteur. Mais cette impression est déjà passée, car l'attention est absorbée par le pigeonnier inouï qui couronne le toit de l'auberge. Ceci est du Bresdin pur, - absurde, ce pigeonnier, mais qu'il est ravissant ! - Figurez-vous un triple étage pittoresque de volières à clairevoies, avec des perchoirs pour les pigeons. Des pigeons, il en pleut, il en neige, dans l'air, sur les volières, sur les toits. Affluence pareille d'escaliers extérieurs à rampe de bois, de gens aux fenêtres. Chevaux, ânes, mendiants, valets de ferme, chiens, canards, tout vit, tout roucoule, tout grouille, on est en plein Chien Caillou. Il est bien peu de ses dessins qui ne produisent ce double effet : une réminiscence, un feu d'artifice d'additions accessoires personnelles. La vieille étoffe a presque entièrement disparu sous les broderies.

Un autre caractère de l'imagination de Bresdin, c'est sa rigueur logique. Etant donné le point de départ, d'où qu'il vienne, les inventions qu'il lui suggère sont exactement adaptées à la nature du sujet.

Il y a un autre élément personnel dans les œuvres de Bresdin, qui vient de sa race, de sa sérénité de Celte, c'est son amour instinctif pour tous les êtres vivants de n'importe quelle vie animale, végétale, comme si c'étaient des parents. Cette famille de la vie universelle embrassait pour lui l'invisible ; l'air, l'eau en étaient peuplés. Son œil les voyait ou les devinait. S'il eût vécu jusqu'à présent, il eût été le graveur et l'ami des microbes : il avait la manie de l'infiniment petit. Il y a tel de ses dessins, la *Fuite en Egypte*, qui donne la sensation d'un fourmillement et d'un bourdonnement.

C'est à croire que « pareil à ces insectes à antennes ou à ouïes super sensibles, à organes spéciaux capables de percevoir les rayons ultra-

³ Voltaire, Zadig.

violettes et les sons correspondant à quarante mille vibrations par seconde, l'espace était plein pour lui de couleurs et de sons, de sensations, d'impressions dont nous n'avons pas la notion⁴. »

Mais c'est bien moins à ses organes physiques qu'à la qualité de son âme qu'il faut attribuer cette explosion de la vie dans les œuvres de Bresdin. Il ne connaît pas l'orgueilleux et séparatiste genre humain ; naïvement et doucement touché de la fraternité des êtres et de la vie universelle, il peupla sa *Fuite en Egypte*, sa *Comédie de la mort*, son *Bon Samaritain* d'une telle multitude d'êtres et de choses vivantes que l'image en frissonne dans les doigts.

Enfin, ajoutez à ces qualités personnelles l'instinct du fantastique, le goût du macabre, une familiarité avec la mort, d'une essence particulière. Les artistes du moyen-âge ont donné le plus souvent à leurs danses funèbres un caractère profond, âpre, agressif; c'étaient les leçons de la mort auxquelles Chien Caillou substitua les joyeusetés ou, comme il disait, la comédie de la mort. Passés par l'alambic de, ce crâne de Breton, filtrés dans son affreuse misère, les squelettes en ressortent familiers, gais, amusants. C'est là un de ses profils les plus originaux.

Voilà en réalité les éléments personnels que Bresdin a tirés de son fond propre de visionnaire celtique. Le souffle de dilettantisme et de détraquement contemporain a-t-il passé à travers cette imagination de graveur, de Breton, de gamin intérimaire de Paris échappé de sa tannerie, de déclassé, de miséreux, d'ouvrier, de piocheur, de polisseur de cuivre, de maître de dessin industriel, de cantonnier balayeur à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, car il a été tout cela pour gagner son pain?... En tout cas, ce serait à son insu.

C'est par ces côtés bizarres, plus accessibles aux lettrés parce qu'ils sont communs au roman comme à la peinture, qu'il a séduit les écrivains contemporains, lesquels d'ailleurs l'ont en quelque sorte vengé de l'inattention du commun public. Il n'en était que plus important de l'étudier au point de vue artistique et de préciser ses mérites techniques.

Ses eaux-fortes qui ne sont pas nombreuses et la série de ses lithographies à la plume et au grattoir, très curieuses de procédé, portent la double marque de son instruction sommaire et du caractère logique de son imagination. Mais cela n'importe guère au dilettantisme de la plume, et les faiblesses de Bresdin n'ont pas empêché que la plupart de ses dessins n'aient eu les honneurs de belles gloses poétiques et d'apothéoses dans les différentes publications fantaisistes de 1850 à 1885. Et, si j'ose, après tant et de si experts peintres verbaux, tenter encore la description d'un Bresdin, c'est qu'il me semble particulièrement intéressant, étant, de

⁴ Lubolk.

tous ceux que je connais, celui où le graveur a le mieux réalisé sa chère formule : tout tirer de soi-même.

Il a représenté un chef indien traversant à cheval une région désolée. Le site donne l'idée très nette d'une station volcanique à peine refroidie et encore sans végétation. La forme verticale des monts basaltiques, les plateaux qui les couronnent, l'ossature sèche du terrain, la forme des débris, le ciel lourd et fumeux, chargé de vapeurs chaudes, bouillonnant en dedans comme le sous-sol, les circonvolutions d'oiseaux de proie sont d'une concordance imaginative saisissante. Le chef indien jeune et beau, fier comme un empereur romain, richement vêtu, les jambes nues, passe à travers la plaine aride, muni de son attirail de guerre, la tête saignante de son ennemi pendue au cou de son cheval. La bête est nerveuse, son mouvement juste, ses articulations vibrantes. On ne peut imaginer rien de plus concret que la vision de Bresdin⁵.

Pourquoi faut-il qu'elle soit entachée de son ignorance technique ? La tête du cheval, dont le corps ferme et fin ne serait pas indigne du burin de Durer, nous montre un œil de face dans une tête de profil. Ce dessin à la plume porte la date de 1859 ; il est à remarquer qu'à cette date l'auteur n'était pas allé en Amérique, ce qui exclut toute suggestion de lieu. Il est signé trois fois, à gauche dans une eau stagnante, un peu au-dessus sur un banc de rocher, et un monogramme sur le dos du cheval. *L'Auberge du Cheval blanc* est signée deux fois à droite Bresdin, à gauche Caillou; cet humble ne veut pas mourir. Et l'on entrevoit dans ces précautions la pensée mélancolique de l'oubli qui menace son nom : qui pense aujourd'hui à ce pauvre Chien Caillou ?

En regardant son Chef indien, je me figure parfois, nous étions du même âge, avoir eu, sans le savoir, Chien Caillou pour voisin vers 1845 à une de ces exhibitions d'Indiens Iowaïes que le barnum Catlin avait amenés d'Amérique. Il y avait dans la bande des types admirables, notamment un adolescent si naturellement majestueux qu'il eût fait inventer la royauté par les peuplades sauvages de républicains dans son lointain pays. Bresdin aurait, ce soir-là, oublié sa formule et regardé la nature. Le fait est qu'il lui en serait resté une fière impression. La mienne persiste encore après plus de cinquante-cinq ans, mais peut-être que c'est moi qui imagine.

Le mot de réminiscence que nous avons répété à propos des dessins de Rodolphe Bresdin, *le Chef indien* excepté, est, en art, une espèce de couperet, aussi bien pour les virtuoses de la main et du métier, *fa presto* qui pullulent dans la décadence des régions spécialement artistiques, que pour les inspirés privés de culture par la rigueur du sort, dont l'imagination et la mémoire ont été surprises à jamais par les œuvres de

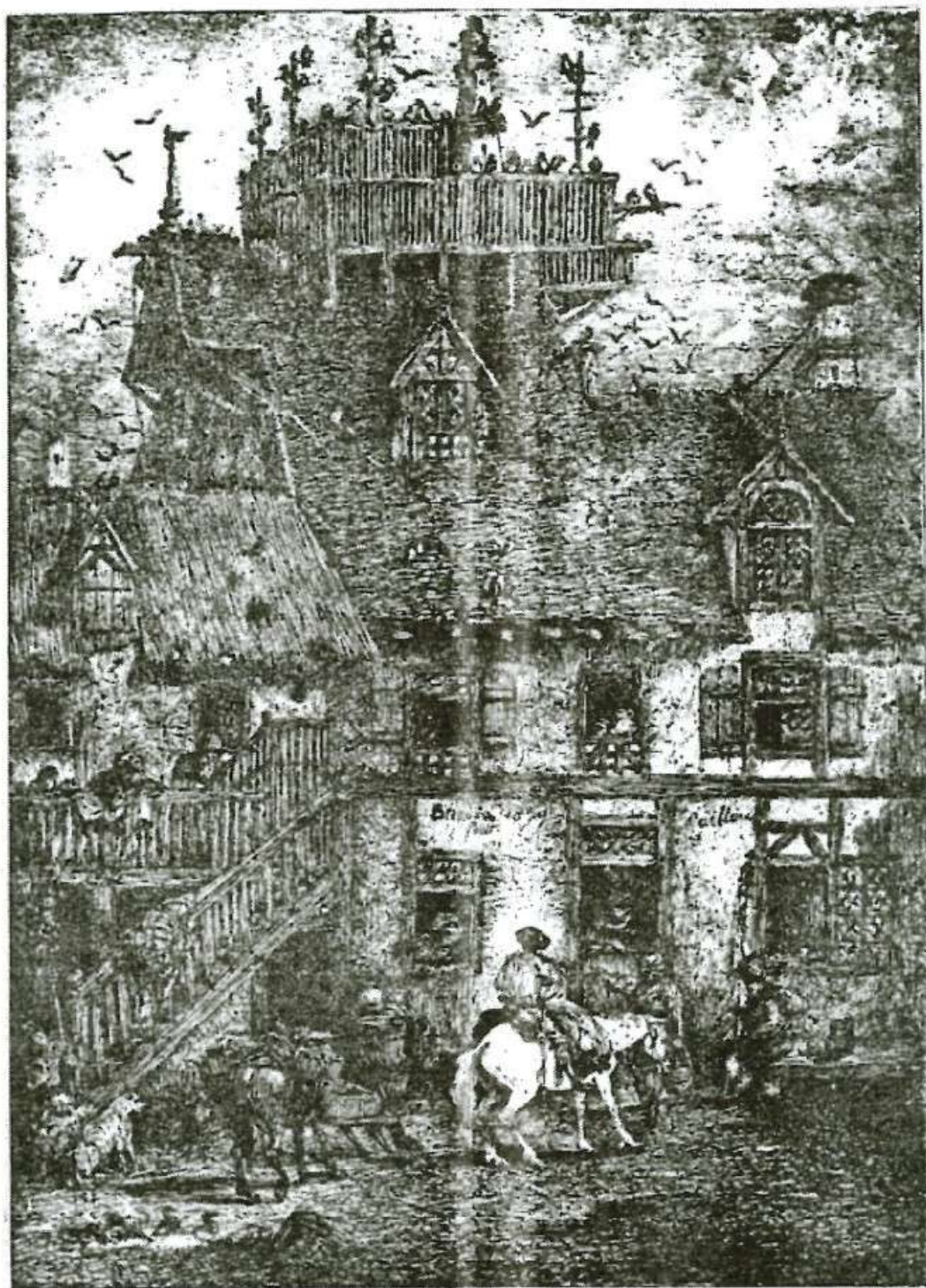
⁵ On en pourrait dire autant de sa Comédie de la mort

leurs devanciers. Ils en restent obsédés toute la vie, et, le défaut de culture aidant, ils n'arrivent pas à cette apogée de la maîtrise qui permet à l'artiste de signer par un simple monogramme des productions vraiment personnelles. On voudrait cependant, à propos d'un travailleur aussi vaillant, aussi touchant, inventer une atténuation, une espèce de réminiscences particulières, des *réminiscences parallèles*, par exemple, lesquelles laisseraient à droite et à gauche jaillir de vives étincelles de personnalité.

Cher Caillou, nous rêvons d'une planète d'Utopie où nul bon germe ne serait perdu. Il n'en va pas ainsi sur celle où nous trimons⁶. Pour que le grain vivace qui eut nom Rodolphe Bresdin, tombé dans les ronces et les pierres des plus âpres chemins, ait pu grandir, fleurir, nouer ses fruits d'un si étrange parfum et d'une saveur alléchante, il a fallu le concours de maîtres et d'écrivains de renom, de cœurs excellents. Il a fallu la complicité de grandes villes, de Paris, de Bordeaux, de Toulouse qui doit être nommée à la place d'honneur parce que c'est là que tu as le plus et le mieux travaillé, par conséquent où tu as été le plus heureux. Il a fallu aussi qu'un véritable artiste, te traitant en camarade, tendre à la fois et clairvoyant, dardât sa lanterne sur ton visage, l'éclairât d'une vive lumière et fit de toi le portrait le plus ressemblant qui nous soit resté.

J. BUISSON

⁶ Du breton tremen, tremené, aller d'un lieu à un autre.



L'AUBERGE DU CHEVAL BLANC
dessin de RODOLPHE BRESLIN



CHEF INDIEN